

le continuait à vivre un peu d'espoir, la dernière fleur à mourir, en voyant cette enfant si enfant.

— Je me recueille, murmura Annonciade en secouant ses jolies boucles.

Marie-Sophie hésita. Son âme entière combattait. Qu'allait lui apporter un aveu ? La mort ou la vie ? Cette blanche et frêle créature si gracieusement couchée à ses pieds portait-elle donc déjà dans son cœur le poison de l'amour qui semble être réservé aux seules fortes natures pour les dévaster ? Des flots de pensées amères envahissaient Marie. D'un seul mot toutes ses espérances pouvaient être renversées, elle n'aurait plus de sœur comme elle n'avait plus d'ami. Il lui semblait dans sa douleur mortelle qu'une infranchissable barrière allait les séparer et que toutes les affections de sa vie, mortes en fleurs sous le vent aigu de la tempête, laisseraient éternellement son cœur aride et désespéré aussi dur, aussi insensible que le roc, qui, depuis le commencement du monde, assis sur les grèves, est vainement battu par l'Océan.

Annonciade, effrayée de ce long silence, interrogea de nouveau ; ses yeux expressifs levés vers sa sœur, elle dit :

— Tu as l'air mécontente, ma chère Marie ; c'était son expression câline, qu'as-tu donc contre moi ?

Marie-Sophie, sortie d'elle-même par cet appel, se pencha en avant. Sa bouche effleura l'oreille d'Annonciade, un souffle en sortit :

— Tu aimes Amédée ?

La petite tressaillit ; sa tête se releva rouge, honteuse, inquiète, sérieuse :

— Qui te l'a dit ?

— Mon amour, murmura la pauvre blessée sans avoir conscience de son imprudence.

La jeune fille heureusement n'y comprit rien, ou plutôt, trompée sur le sens du mot, n'y vit qu'une preuve nouvelle de la tendresse vigilante de Marie. Effrayée d'abord de voir nommer ainsi tout haut un sentiment qu'elle osait à peine s'avouer dans le secret du cœur, elle en fut soudain toute heureuse :